

Steven Galloway, Annamarie Beckel, Gail Scott

Hélène Rioux

Number 142, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64660ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2011). Review of [Steven Galloway, Annamarie Beckel, Gail Scott]. *Lettres québécoises*, (142), 31–32.



Steven Galloway, *Le soldat de verre*, traduit de l'anglais par Dominique Fortier, Québec, Alto, 2010, 410 p., 27,95 \$.

Sur le fil

Le soldat de verre commence par la description de Salvo Ursari, connu dans le monde entier comme un funambule exceptionnel, en train de marcher sur un fil de fer entre les tours du World Trade Center. Nous sommes en 1976, Salvo a alors presque soixante-dix ans, et ce numéro est le plus difficile de sa longue carrière.

Ce sera aussi le dernier. Car il tombera, se contorsionnant pour retrouver la position verticale. Il n'a pas oublié ce proverbe que son père répétait dans les moments durs : *Enterrez-moi debout. J'ai passé toute ma vie à genoux*. Mais Salvo, lui, pense plutôt : *Enterrez-moi comme vous voulez. Je mourrai debout*. (p. 25)

La dure vie des gitans

Pendant qu'il marche sur la corde raide, puis qu'il en tombe, toute sa vie défile. D'abord un épisode de son enfance en Transylvanie, en 1919, quand il accompagne son père Miksa qui va installer une croix sur le clocher d'une église de village.



STEVEN GALLOWAY

Mais la croix tombe, tuant le curé sur le coup. Les villageois furieux se lancent à leur poursuite, déterminés à se venger. Parti à la recherche de son frère András — qu'il ne trouvera pas —, Salvo assistera, impuissant, à l'incendie de la maison où se sont barricadés ses parents.

Désormais orphelin, il part pour Budapest où vit sa tante Esa, la sœur de sa mère, mariée à un gadjo — ayant défié la loi et la tradition rom et de ce fait répudiée par sa famille. Le mari, László, travaille dans une fabrique de verre. C'est lui qui fabriquera le merveilleux soldat de verre qui donne son titre au roman, une œuvre devant lui assurer fortune et renommée et que Salvo, dans un geste inexplicable, brisera.

Chassé de chez sa tante, il gagne misérablement sa vie en faisant des acrobaties dans les tavernes et cafés mal famés de la ville. C'est là qu'il fait la connaissance de Tomas Skosa, un homme brutal qui lui apprendra le métier de funambule, puis le fera se produire à travers l'Europe. De retour à Budapest, il retrouvera András et leur sœur Etel, puis les initiera à leur tour à l'art du funambulisme.

Toute cette partie décrit de façon très convaincante l'existence de parias que mènent les Roma, vivant de petits métiers et de larcins, sans cesse pourchassés par la police, à peine tolérés par le gadgé qui les considère avec méfiance et répulsion. L'antipathie est toutefois réciproque — Esa a été rejetée par sa famille parce qu'elle a osé épouser un homme de l'autre groupe ethnique. La narration est émaillée de contes et de légendes que racontait Miksa à son fils, dans lesquels des gitans triomphent la plupart du temps de l'adversité grâce à leur intelligence, à leur ingéniosité, parfois à leur générosité, à la pureté de leur cœur.

Le cirque et l'Amérique

Embauché par le célèbre cirque Fisher-Fielding, le groupe monte vers le milieu des années trente à bord d'un bateau en partance pour l'Amérique. D'ailleurs, la guerre est sur le point d'éclater en Europe et, méprisés par les nazis, les tziganes sont plus en danger que jamais.

Salvo tombera amoureux d'Anna Simpson, membre du clan Fisher-Fielding, l'épousera et, l'histoire se répétant, celle-ci sera ostracisée et déshéritée par sa famille. Ils auront deux enfants, des jumelles, Mika et Elisabeth. Après de multiples péripéties — notamment l'incendie du cirque —, la famille ira s'installer sur une ferme en Colombie-Britannique. Mais Salvo s'ennuie de la corde raide...

Malgré quelques longueurs, répétitions et passages obscurs — l'incendie du cirque, par exemple, ou la description des mouvements des funambules, que j'ai eu certaines difficultés à suivre —, malgré le ton quelque peu monocorde, *Le soldat de verre* est un roman original, fort bien documenté, traitant de sujets rarement abordés dans la littérature — surtout canadienne —, et racontant un destin pour le moins exceptionnel.

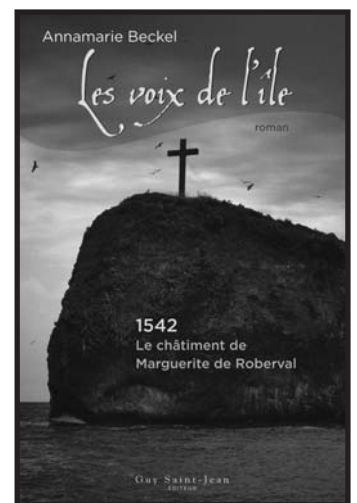


Annamarie Beckel, *La voix de l'île*, traduit de l'anglais par Rachel Martinez, Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 2010, 200 p., 19,95 \$.

Dans une île

La voix de l'île relate l'incroyable — et pourtant véridique — histoire de Marguerite de la Roque de Roberval, une jeune fille de la noblesse française que son tuteur abandonnera sur l'île des Démons avec sa dame de compagnie et son amant.

Nous sommes en 1542. Jean-François de Roberval, tuteur de Marguerite, est mandaté par le roi pour commander une expédition vers la Nouvelle-France. Il décide d'emmener avec lui sa pupille terrifiée. Pendant la traversée, celle-ci s'éprend de Michel, un simple soldat. De Roberval juge leur conduite scandaleuse et les abandonne sur une île rocailleuse au large de Terre-Neuve. Mais est-ce la vraie raison? N'est-ce pas plutôt pour s'emparer de sa fortune qu'il condamne ainsi la jeune fille à une mort certaine? Quoi qu'il en soit, elle y passera vingt-sept mois, dont presque une année complètement seule.



Pour commencer, les trois exilés pensent qu'il s'agit d'une punition temporaire et que le bateau viendra bientôt le reprendre. Mais les jours et les semaines passent sans qu'aucun navire ne se présente. Le désespoir s'empare d'eux. Michel meurt le premier, puis Damienne, la dame de compagnie, et enfin la petite fille à laquelle Marguerite a donné le jour sur l'île.

Le retour en France

Après ces mois de faim, de peur, de solitude, des pêcheurs bretons recueillent enfin la survivante et la ramènent en France. Elle devient institutrice à Nontron, une petite ville de Bretagne. C'est là que le père Thevet, un franciscain passablement antipathique, prévenu contre elle, vient l'interroger au nom du roi. Mais Marguerite refuse de répondre à la première personne, elle ne peut et ne veut



ANNAMARIE BECKEL

accepter que cette histoire atroce soit la sienne.

Néanmoins, si vous osiez me le demander et si je daignais vous répondre, je vous expliquerais que ce n'était pas moi, mais une autre Marguerite qu'on a abandonnée sur l'île. Je vous dirais que c'est elle qui a souffert là-bas, et qu'elle est morte. (p. 7)

Oscillant entre passé et présent, le récit fait habilement alterner les monologues intérieurs semés d'imprécations avec ces séances — les questions alambiquées du moine, les réponses laconiques de Marguerite —, la description de l'existence épouvantable qu'elle a menée sur l'île et celle de sa vie étriquée à Nontron.

Une histoire étonnante, qui donne parfois la chair de poule.

☆☆ 1/2

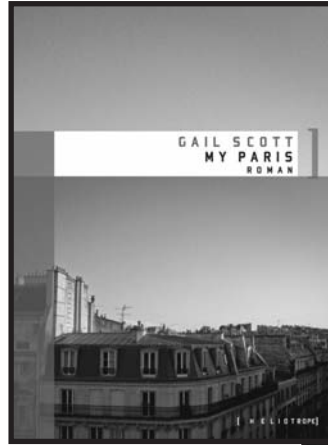
Gail Scott, *My Paris*, traduit de l'anglais par Julie Mazzieri, Montréal, Hélio trope, 2010, 241 p., 22,95 \$.

Un récit impressionniste

Comme pour illustrer ma propre confusion temporelle. Remarquante plus tard. Sur chemin du retour. Enseignes au néon du DÔME et du SELECT. Où Hemingway déclarait. Que Paris lui appartenait. À quelques rues du studio. Renforçant l'impression de m'être fourvoyée dans lieu mythologique. Essayant de me frayer un chemin entre voitures. Garées sur trottoir. (p. 46-47)

C'est ainsi que Gail Scott nous décrit un séjour de quelques mois à Paris. Au cours de ses déambulations, elle décrit le temps qu'il fait, note ses impressions sur les monuments, les vitrines des magasins, les passants, les cafés, nous décrit ses rapports avec sa concierge acariâtre. Il y a des allusions à Gertrude Stein, à Colette, à Breton, à Hemingway. On croise à l'occasion quelques

initiales, C., S., B., avec qui l'écrivaine prend un café, chez qui elle va dîner. Quand elle ouvre la télé, on voit avec elle des bribes de la guerre en Bosnie.



GAIL SCOTT

Mais, comment dire, le style quasi télégraphique adopté par Gail Scott — évoquant une série de cartes postales quotidiennes — finit par rendre la lecture monotone. Claire Dé avait déjà utilisé ce processus dans *Sourdes amours*. Mais si, dans ce roman, la détresse de la narratrice — elle vivait, déboussolée, désespérée, la fin d'un amour — justifiait le rythme saccadé, l'écriture haletante, dans le cas de *My Paris*, l'impression qui reste est celle de quelque chose de forcé, voire d'artificiel. Une coquetterie, quoi!

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

voix.images@uqam.ca
www.voixetimages.uqam.ca

La revue *Voix et Images* publie trois numéros par année qui comprennent des analyses approfondies et variées sur la production ancienne et contemporaine, des textes inédits et des entrevues avec des écrivains du Québec ainsi que des chroniques sur l'actualité. Chaque numéro de *Voix et Images* comprend trois rubriques principales : un dossier, des études et des chroniques.

DOSSIER « LOUISE DUPRÉ », vol. XXXIV, n° 2 (101), hiver 2008

Le sujet féminin : de l'intime à la mémoire ¶ JANET M. PATERSON et NATHALIE WATTEYNE
Entretien avec Louise Dupré ¶ JANET M. PATERSON
Inédit. *La porte fermée* ¶ LOUISE DUPRÉ
De la maturité à l'accomplissement. La trajectoire poétique de Louise Dupré ¶ ANDRÉ BROCHU
Fenêtre sur corps. L'esthétique du recueillement dans la poésie de Louise Dupré ¶ DENISE BRASSARD
Narration, temps et espace dans les romans de Louise Dupré ¶ JAAP LINTVELT
Dans les moindres détails. La fiction de Louise Dupré ¶ SANDRINA JOSEPH
Tout comme elle. L'intime et le non-dit ¶ NATHALIE WATTEYNE
Bibliographie de Louise Dupré ¶ MÉLANIE BEAUCHEMIN et NATHALIE WATTEYNE

ABONNEMENT

(INCLUANT LES TAXES ET/OU LES FRAIS DE PORT ET DE MANUTENTION)

QUÉBEC/CANADA

ÉTRANGER

1 AN (3 NUMÉROS) : étudiant 29 \$
individu 45 \$
institution 90 \$

1 AN (3 NUMÉROS) : étudiant 35 \$
individu 55 \$
institution 95 \$

UQAM